

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Administrateur : Léon PLAIDE.

Tout ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, n° 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.



I. RAGGHIANI

SOMMAIRE

Ippolito Ragghianti, Les Épais, Les cygnes, Chronique artistique, Sonnet vespéral, Madame Lupar,	M. R. L. Hemma. Georges Keller. Arthur Dupont. Georges Rosmel.
---	--

Ippolito Ragghianti.

Au concours de violon du Conservatoire s'est produit un événement capital : un concurrent y a joué une pièce de sa composition, et cette pièce au lieu d'être une pâle imitation d'un chef-d'œuvre consacré, est une œuvre résolument moderne.

Absolument personnelle et neuve de fond et de forme, le concerto de Ragghianti est une œuvre de combat ; elle touche à la question brûlante de la virtuosité. Les avis sont partagés, non sur sa valeur musicale, incontestée, mais sur l'opportunité de sa forme nouvelle.

Et tout d'abord il est beau d'un débutant de prendre du coup une attitude carrée, révolutionnaire même, au lieu de s'en tenir à de faciles pastiches sans originalité qui ne lui vaudraient qu'une estime aussi générale que..... banale.

La forme musicale appelée Concerto est sans contredit la moins artistique ;

elle n'est, la plupart du temps que prétexte à virtuosité ébouriffante ou sentimentale : telles, les compositions de Chopin, Liszt, Vieuxtemps.

Les concertos renfermant vraiment une idée musicale élevée sont extrêmement rares. Cela tient à ce que ce genre de musique, à peu d'exceptions près, est tout empreint exclusivement d'extériorité ; c'est fait en vue du grand public, c'est un art décoratif, tout en dehors, par lequel il faut frapper plutôt fort que juste. C'est ainsi que les trésors d'expression intime que recèle la sonate ne sont pas compatibles avec la forme du concerto, pas plus que l'expression complexe de l'orchestre.

Etant donné cette caractéristique du

concerto, est-il possible de moderniser ce genre au même titre et dans le même sens que la Tragédie s'est modernisée dans le Drame lyrique de Wagner, de même que du vieux moule créé par Haydn est sortie la Symphonie moderne de Beethoven (la IX^e), Brahms, Raway.

Il ne suffit pas de broder de nouvelles variations sur le vieux thème, ce qui est le cas pour le grand nombre des concertos récents ; il faut régénérer la vieille formule, l'imprégner de l'esprit moderne.

Malheureusement les virtuoses sont là, forts de leur situation acquise, tenaces comme tous les usurpateurs et... pas de virtuoses pas de concertos. Ensuite si, pour des œuvres anciennes plusieurs manières d'interpréter sont encore tolérables (selon le tempérament ou plutôt la spécialité acrobatique de chaque virtuose), l'œuvre d'art moderne d'une expression précise exclut absolument la diversité des interprétations. Il n'y a pas deux façons de comprendre Wagner ; il n'y en a qu'une : la bonne. Faites donc admettre cela par les virtuoses, ces potentats sûrs de l'impunité, ces élus du suffrage universel.

Donc la question est posée ; et parmi les tentatives de réponse se distingue le Concerto de Ragghianti.

C'est une conception empreinte d'une sombre inquiétude. Dans la détresse haletante, une aurore s'éclaircit, un sentiment contemplatif s'élève, vite évanoui, bientôt submergé sous le tourbillon plus amer, et, désespérément, naufrage dans la ténébreuse épouvante.

La réalisation musicale neuve, l'ensemble très sonore, l'orchestration soignée, touffue par moments. La partie du violon fait corps avec l'orchestre avec lequel elle dialogue ou s'harmonise d'une façon expressive. Les poncifs sont écartés : pas de *cadenza* ni de traits genre 1830 — et stupeur indignée de certains jurés qui datent de cette époque.

C'est une belle œuvre, et le désir général est de la réentendre. Et M. le directeur du Conservatoire, qui en a apprécié l'importance en lui donnant tous ses soins, tiendra sans nul doute compte du vœu que tous émettent.

Sous la conduite nerveuse de Thomson l'exécution a été excellente.

Depuis sa symphonie thématique qui date de quelques années, quel chemin a parcouru Ragghianti, et tout fait prévoir que l'évolution ne s'arrêtera pas. C'est un chercheur, un convaincu ; ses compositions portent le cachet de la sincérité de même que son interprétation au violon dont nous parlerons à la prochaine occasion.

M. R.

A PARAÎTRE INCESSAMMENT :

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8° jésus, illustré de 25 compositions par E. BERGMANS.
Tirage de bibliophile à 250 exempl. numérotés portant imprimé le nom du souscripteur.

PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

Les Epais

(SUITE)

De nouveau le téléphone résonna et je reconnus la voix d'un grand monsieur chauve et barbu que j'avais vu rattacher ses bretelles au Conservatoire en torturant les élèves à propos du cor en *fa* et de la clarinette en *la*. Il est, me dit-on, l'auteur d'un oratorio patriotique (qu'il place avant la 9^e symphonie) et d'une *Élégie pour clarinette*, que ma cuisinière trouve idéale. Mon ami, le critique indépendant, discutait avec lui.

LE CRITIQUE.

Il y avait quelques réminiscences dans les morceaux « inédits » qu'on a déchiffrés cette semaine aux concours.

Par exemple, la phrase initiale d'une valse favorite du carrousel à vapeur...

Puis, au hautbois, j'ai remarqué de bien longs fragments des *Maîtres Chanteurs* de Wagner. Il ne peut s'agir d'un plagiat, évidemment. Car je connais votre aversion pour Wagner, — et en particulier pour les *Maîtres Chanteurs*, que vous démolissiez jadis.

L'AUTEUR PATRIOTIQUE de l'*Élégie pour clarinette*.

C'est-à-dire que je critiquais le finale du 2^{me} acte.

LE CRITIQUE.

Il a circulé là dessus une histoire.... Comme le monde est méchant! Vos ennemis prétendaient que vous ne l'aviez point lu.

L'AUTEUR «PATRIOTIQUE», etc.

Oui, des malveillants l'ont insinué... Mais n'en croyez rien, je vous prie.

D'ailleurs, après l'avoir annoncé depuis six ans, je me suis décidé à partir pour Bayreuth. Cela leur fermera la bouche.

LE CRITIQUE.

J'ai noté aussi avec surprise quelque influence d'Erasmus Raway.

L'AUTEUR «PATRIOTIQUE», etc.

Ah oui; ce fou qui composait de la musique hottentote (1). S'occupe-t-il encore de musique, celui-là? (2). Il va de pair avec Hans Richter.

LE CRITIQUE, interrompant.

L'admirable chef d'orchestre qui dirige de mémoire la 9^{me} symphonie et le finale du Crépuscule des Dieux...

L'AUTEUR «PATRIOTIQUE», etc.

Précisément. Je lui ai dit son fait à celui-là; c'est un poseur, rien qu'un pitoyable et prétentieux poseur, monsieur, et je n'admets pas qu'on me contredise: voilà mon opinion!

* *

Le téléphone se tut. Je courus chez mon ami le critique; il rentra bientôt. Je m'excusai de l'involontaire indiscretion qui m'avait fait assister à sa conversation avec le compositeur «patriotique». Et, comme il n'avait pas l'air trop fâché, je lui demandai quelques renseignements complémentaires sur ce monsieur. Il s'exécuta de bonne grâce.

— C'est, me dit-il, un musicien qui a du mérite, ou qui du moins en est persuadé. Quelquefois la Muse lui parle, et il laisse jaillir quelque-une de ces géniales inspirations qui s'appellent *Patria* ou l'*Élégie pour clarinette* (en *la*). On lui doit un opéra tombé, un duo où l'on conjugue le verbe *aimer* sur des fautes de prosodie, et d'innombrables mélodies qu'il fait chanter par les élèves de son école de musique. Il dirige nos concerts du conservatoire; mais s'il n'a pas le talent de chef d'orchestre de Hans Richter, c'est par simple humilité chrétienne, bien sûr. D'ailleurs, à son avis, avoir de la valeur, c'est de la *pose* toute pure. Aussi méprise-t-il Hans Richter. Erasmus Raway a eu l'outrecuidance de composer une admirable symphonie. Mais cela aussi c'est de la *pose*; c'est de la *pré-ten-ti-on*, mon cher! Aussi l'auteur de l'*Élégie pour clarinette* (en *la*) méprise-t-il l'auteur des *Scènes Hindoues* et de la *Symphonie libre*. Où irions-nous, mon Dieu, s'il était permis d'avoir du talent en dehors du Conservatoire!

Pour tout dire, cet homme a été aigri. A Angers, on lui a demandé la *Marseillaise* tandis qu'il offrait l'*Aur de la reine Hortense*. Puis il a eu quelques

difficultés avec la musique russe. Enfin il n'a, je crois, en fait d'admirateurs, que lui-même et plusieurs cuisinières; et comme il écrit pour la Foule, cela l'ennuie. En conséquence il a tâché de mettre des bâtons dans les roues lorsqu'on a organisé les concerts de l'Acclimatation (parce qu'on ne choisissait pas un directeur selon ses vœux, sans doute). Bref, il doit préférer M. Heynberg à M. César Thomson, et M. Vercken à M. Georges Bonheur.

— Oh là là!

— Mais oui. Cela vous étonne? Ecoutez encore. Il y a quelques années, on produisit dans nos concerts, une jeune fille virtuose. Elle montrait de grandes qualités pour son âge: c'était une enfant. Puis elle se mit à composer. Mais l'auteur de l'*Élégie pour clarinette* avait les yeux fixés sur elle; il surveilla de près son éducation musicale, et on accuse son influence d'avoir fait s'étioler toutes les frêles et jolies fleurs d'inspiration juvénile qui ne demandaient qu'à s'épanouir librement. Est-ce vrai? Je n'en sais rien. Peut-être, sans cette influence, des fatigues intellectuelles prématurées auraient-elles suffi à écraser cette personnalité naissante. Peut-être. Toujours est-il qu'après tant de promesses, la jeune musicienne n'a donné qu'une médiocre virtuose, produisant des compositions timides et pâles, sans caractère, dont la *Noce au village* est peut-être la meilleure! Jugez!

— Diable! Et c'est tout ce que vous connaissez?

— N'est-ce pas assez? Que dire encore? Du bien, si vous voulez. L'auteur de l'*Élégie pour clarinette* (en *la*), adore particulièrement les bois et vraiment il sait écrire pour ces instruments. Puis, si vous aimez l'*harmonie imitative*, j'ajouterai qu'il y est très fort.

Enfin, il se donne beaucoup de mal pour son Conservatoire qu'il administre habilement, dit-on; et, si la renommée ne le dit guère impartial, tout au moins lui reconnaît-elle de l'énergie.

— Bien, merci.

Je quittai le jeune critique, et, rentré chez moi, j'ai transcrit fidèlement notre conversation. Qu'en dis-tu?

Te parlerai-je maintenant de l'Académie? Les élèves exposent des tableaux dument saucés de bitume, et l'on m'y montra un professeur qui compose des scènes réalistes de la vie grecque au temps d'Alcibiade.

Et sais-tu quel est le sujet imposé au concours de sculpture organisé par nos Epais? Le voici:

« Un soldat romain, EN TRAIN DE PRENDRE UN BAIN, aperçoit venir l'ennemi. Il ramasse ses vêtements, saute sur ses armes et sonne de la trompette (3). »

Les Epais connaissent l'art d'inspirer les imaginations jeunes, tu le vois!

L'Académie, c'est un bâtiment très sale et très triste. Les murs sont peints d'une sorte de couleur indécise, moitié bouse de vache, moitié fromage ranci. C'est exquis pour affiner la vision des élèves, tu penses bien! Et c'est ça qui vaut à notre école ces toutes particulières colorations jaune-verdâtre qui font sa renommée.

(Je dois à la vérité d'ajouter que la collection des plâtres devient remarquable; qu'en outre, l'enseignement si artiste de M. Hermans est très apprécié; et qu'enfin il faut mettre hors de pair le talent puissamment personnel de M. de Witte. En outre, le monsieur qui dessine les « nègresses grecques » au temps d'Alcibiade est, paraît-il, un professeur consciencieux; et le directeur, pas mal timide en art, est au moins animé d'excellentes intentions...)

C'est un jeune peintre qui me disait tout cela, peintre de talent, mais subversif et vraiment fou, puisqu'il est indépendant et personnel.

« Nous avons ici une école curieuse, continua-t-il: l'école des valeurs. Pour les adeptes de cette doctrine, il faut avant tout songer aux valeurs, toujours aux valeurs, rien qu'aux valeurs. Si un tableau a « ses valeurs », il est déclaré bon. S'il ne les a point, qu'elles qu'en soient les autres qualités, on le trouve exécrable.

Certains peintres tâchent, il est vrai, de mettre en leurs œuvres à la fois des valeurs et de l'Art. Mais d'autres trouvent l'Art superflu; il en est même qui reprochent à l'un de mes amis de *mettre trop d'Art* dans ses tableaux.

MON MAUVAIS GÉNIE (qui écoutait subrepticement).

Dis donc, elle devient rasante la lettre de ton ami. (Il bâille. — D'une voix éteinte:) Ouââh, c'est plus sérieux qu'une poule qui pisse...

L'AUTEUR (formalisé).

Mon cher génie, tu as tort d'employer ces mots inconvenants. Va te coucher, te dis-je, et laisse-moi terminer.

(Le génie s'éloigne, de plus en plus narquois.)

Maintenant qu'il est parti, reprenons la lettre en question:

« Une autre école est celle du commerce. Elle s'incarne ici dans un vieux professeur officiel qui fournit d'Italiennes, d'Odaliques et autres articles similaires tous nos Mécènes de la « bourgeoisie éclairée. » Ses disciples sont les plus nombreux, et les plus appréciés de la foule, naturellement. Le rêve de ce professeur, qui a beaucoup de disciples, c'est d'avoir un élève qui le continue; mais c'est en vain qu'il place sur les toiles de ses apprentis le trait définitif du maître; il a des imitateurs qui exploitent la même veine, mais pas un élève.

Il se rattrape en faisant confectionner force toiles faciles à placer. Exemple: on peint une Italienne sur fond noir, comme ça, au petit bonheur; puis, comme les fonds noirs sont peu demandés, on les remplace par un ciel et des rochers, ou encore par une plage tranquille, baignée d'un soleil discret, avec une petite voile qui fuit, là-bas, à l'horizon. Cela ne froisse personne, et cela se vend.

Voyez-vous, poursuit le peintre, l'Académie fournit chaque année plusieurs sculpteurs, fabricants de tableaux de genre, paysagistes, portraitistes, etc. La plupart sont des rapins ou des médiocres, et resteront tels toute leur vie. Les exceptions n'en sont que plus appréciées, je le sais; mais ne vaudrait-il pas mieux créer ici une pléiade de peintres décorateurs? Les Liégeois ont un penchant tout particulier pour cette branche de l'Art, et y réussissent souvent. D'ailleurs l'art décoratif est d'essence très élevée, on peut y réaliser des chefs-d'œuvre: voyez Puviss! Et au moins ne serions-nous pas encombrés par cette cohue de dévoyés qui, vraiment, deviennent importuns.

— Ce que vous dites me semble juste, certes. Mais la routine, la Sainte-Routine...

En ce moment, nous entendimes un bruit de voix derrière une porte. Comme je suis naturellement indiscret, j'écoutai, et voici ce que j'entendis:

VOIX PROFESSORALE (ex cathedra).

Mettez du bleu pour faire fuir. Il n'y a pas de perspective sans bleu. Il faut du bleu, du bleu.

VOIX TIMIDE.

Oui, monsieur le professeur.

AUTRE VOIX TIMIDE.

Voulez-vous examiner cette toile?

VOIX PROFESSORALE (tonitruante).

Qu'est-ce que c'est que ça! Une marine... une marine sans reflets! Où sont les reflets dans l'eau, mossieu, où sont les reflets?

LA VOIX (plus timide encore).

Mais, monsieur, il n'y en avait pas!

VOIX PROFESSORALE (furioso).

Vous devez en voir!

UNE VOIX (à part).

On voit bien qu'il a mal à l'estomac.

LA VOIX PROFESSORALE.

Mais ne faites donc pas cela, il n'y a pas assez de bleu! Comment voulez-vous établir une perspective sans bleu? Et puis, un tableau sans personnage, je vous demande un peu! Mais qui donc vous achètera cela, monsieur? Là, mettez une petite femme, là, dans le coin; le public aime cela: vous trouverez à vendre.

VOIX D'ÉLÈVE (à un autre).

L'Art, tu crois qu'il y comprend quelque chose? En somme, il n'y voit que du bleu.

Là-dessus je pris congé du peintre et quittai l'Académie.

Mais ma lettre s'allonge, s'allonge indéfiniment. J'aurais voulu te raconter bien des choses encore.

Par exemple, ces journalistes liégeois tombant à poings fermés sur l'*Anthologie des prosateurs belges*; les uns parce qu'elle est trop catholique; les autres parce qu'elle est trop libérale; mais tous, tous, passant à côté du Prince de Ligne, de Camille Lemonnier ou d'Octave Pirmez sans les voir, et sans deviner leur valeur.

Il faudrait ensuite réserver un chapitre spécial au charlatanisme littéraire, aux intrigues et aux petits moyens mesquins sur lesquels se fondent les renommées. Je voudrais te décrire les menées de basse cupidité usitées en France surtout, pour « arriver à la gloire, » te dire les lettres suppliantes écrites à ceux qui disposent d'un journal, leur demandant l'aumône d'une critique. Et, si je te citais un ou deux noms, peut-être serais-tu surpris de voir qu'il s'agit de poètes français assez connus, et loués hautement dans les journaux parisiens.

Palsembleu, je deviens terriblement ennuyeux! Génie, ô Génie ne te fâche pas et parlons d'autre chose.

Connais-tu M. Springuel? Il est l'auteur d'un livre dont il a dû choisir bien péniblement le titre! ce titre, le voici: « *Distractions poétiques* d'un juge de paix. » Oh, comme il a dû être poétiquement distrait, ce juge de paix, en écrivant ses vers! Mais plus encore peut-être le critique liégeois, qui comparait Springuel à Victor Hugo. (Oh, oh!)

Ce critique, lui, est la providence des rimailleurs de quatrième ordre. Il les célèbre tous, tous, tous! Son indulgence n'a pas de limite, — non plus que l'ennui distillé par ses articles. — Ces articles, il les pond un peu partout, dans les grands et petits journaux qui accueillent sa prose « indulgente; » et il y tient du reste: tous ceux qu'il a loués, le prennent pour un grand homme. Et c'est qu'il y en a, des exemplaires de l'espèce!

D'abord, les employés qui font couronner à Verviers leurs bouts rimés et leurs contes en prose; puis les manufacturiers de nouvelles tout spécialement inoffensives et ineptes, destinées au supplément « littéraire » de la *Meuse*. Puis d'autres et d'autres encore. Mais je te parlerai de tout cela plus longuement, *some time or other*. Car je bavarde, je bavarde toujours, sans penser au temps qui passe; adieu, et cent fois hurrah, hurrah, hurrah, pour les Epais!

Ici se termine la lettre de mon ami, mais....

LE MAUVAIS GÉNIE (qui ne siffle plus son petit air narquois).

Ouf, je bâille. Quel drôle de musée Tussaud!

L'AUTEUR.

Dormons, génie, dormons, pour ne pas voir.

Et encore, non, mille fois non! N'est-ce pas en fermant les yeux avec dédain sur tout ce monde que nous en sommes venus à lui donner sa force! Non, non, réveillons-nous, contraire, et en avant d'une jeune et triomphante bataille contre les balourds, contre les parasites de l'Art, contre les idées « cubiques » et prenons comme seule arme le grand fouet de nos éclats de rire dont nous cinglerons les Epais.

LE GÉNIE (bâillant).

Oh, là là! tu t'emballas, mon cher: l'inertie des Epais est plus forte que le monde. Et puis... (il hausse les épaules avec un mépris vraiment prétentieux.)

L'AUTEUR.

Eh bien, soit. Dormons. (Ils bâillent tous deux laborieusement.)

L. HEMMA.

- (1) Historique.
- (2) Textuel.
- (3) Authentique.

Les cygnes.

Mon art, c'est ma prière.
R. WAGNER.

Les Cygnes des mornes rivières
Eternisaient leur majesté
A laisser la réalité
Entre ces deux berges de pierres!

O! durant la nuit des lumières,
Sous l'ultime lac enchanté,
Les Cygnes des mornes rivières
Eternisaient leur majesté.

Blancs oiseaux des âmes altières!
Adieu!... Chassés de la cité
En leurs glorieuses lumières
Les poètes ont emporté
Les Cygnes des mornes rivières.

GEORGES KELLER.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

A PARAÎTRE :

→ TÊTE * PRESSÉE ←

PAR L'UN DES NOTRES.

LA BANDE A BEAU CANARD

PAR GEORGES ROSMEL.

LES POÈTES NAMUROIS

PAR AUGUSTE VIERSSET.

Aux félibres.

Les dessinateurs, collaborateurs, aspirants-collaborateurs et autres affiliés à *Caprice-Revue*, sont invités à se rendre au siège social, rue des Vingt-Deux, 16, le dimanche 19 août, entre 9 1/2 et 10 heures.

Et ce sous peine d'une retenue sur leurs appointements.

LA RÉDACTION.

Chronique artistique.

EXPOSITION D'ANVERS.

Le centre du salon d'honneur est occupé par une immense tartine (ô combien!) de Verlat: sous un ciel de décor de théâtre, un lion à pattes torses hésite à manger les restes — un casque d'Anglais et une corne de buffie — de son déjeuner.

Lamoricère a mis, à la rampe, trois de ses tableaux en enfilade.

Un très beau Bartsoen est placé contre une porte, dans le salon de sculpture, etc.

O l'hospitalité d'Anvers, cette métropole — nécropole prononçait quelqu'un — des arts! MORISKI.

Chronique namuroise.

La troisième exposition de peinture du Cercle « le Progrès » nous a été surprise et plaisir: une centaine de tableaux témoignant çà et là d'une tenace promesse de maîtrise, d'une tendance à l'originalité, d'une évolution vers un art plus moderne; un peu partout d'un travail opiniâtre et d'une sensible amélioration. Tout d'abord allons droit à l'œuvre si divers et si caractérisé d'Isidore Raucq.

Avec moins de préciosité que la promeneuse printanière de l'an dernier, nous intéressent pourtant peu encore *A la campagne* et *Au spectacle*; celui-ci n'est qu'une fantaisiste étude et le premier est vide d'impression. Combien lui préférons-nous les deux bustes *Lucie* et *Rêve amoureux*, d'une remarquable vérité de ton, et dont les chairs veloutées semblent, en le second surtout, appeler le baiser. Avec un égal bonheur est traitée la femme à demi-nue du *Repas* et l'on ne pourrait qu'en féliciter le jeune peintre si le succès qu'il obtient en de telles études ne nous faisait désirer de lui des

sujets moins quelconques. Et justement, cette fois, une page de lui nous arrête. Avec une témérité qui nous plait fort, Raucq s'est résolument attaqué à un Prométhée, inachevé encore, semble-t-il. Certes, il s'en faut que cet homme aux membres tordus soit le sublime enchaîné du Caucasse et l'on se représente avec peine, en cette victime convulsée sous les serres du vautour, le révolté qui déroba le feu divin; mais nous le répétons, la hardiesse du peintre nous est un garant de l'œuvre à venir et cela nous suffit pour l'instant. Même reproche encore pour la *Prière* où le recueillement religieux ne nous paraît point assez exprimé. A citer également sa délicate *Fleur de printemps* et son intéressante étude *Avant l'orage*.

Georges Fichet, dont les récents envois aux salons de Bruxelles, de Gand, de Liège et de Namur furent très appréciés, expose malheureusement peu cette année. Nous plaisent beaucoup *Floral*, ce coin de Brabant aux toits rougeoyant sous les floraisons blanches, sa *Marchande de fruits* et *Un coin du marché du Sablon*, à Bruxelles d'un impressionnisme pénétrant et sa dormeuse aux chairs lasses, de *Sommeil*. Moins acceptable est à notre avis *l'Intérieur d'étables* dont l'inexplicable propreté nous laisse bien loin des merveilleux tableaux de Stobbaerts, d'où semblent se dégager les émanations chaudes des litières.

De l'exposition de D. Merny se dégage le souci d'une note plus personnelle. Déjà l'influence de Baron se fait moins sentir, mais son *Verger*, son *Automne*, son *Effet de neige* nous apportent une désenchantante impression du déjà vu et ses *Roches des grands Malades* ne nous paraissent pas rendre la juste tonalité de cette rive superbe.

Après le travail de Thirionet nous évoque bien le repos sans pensée de l'ouvrier, sur son seuil, en les soirs mélancoliques, sa *Vue de la Meuse* est une fort bonne page, mais il nous permettra de trouver très malheureux ses essais de portraitiste. De beaucoup nous leur préférons l'envoi de l'an dernier.

Les envois d'Opers, de Tonglet, de Piron continuent à nous laisser fort indifférents; la *Madeleine* de Mlle Calais ne ressemble nullement à l'idée que nous nous faisons de la pénitente de la grotte de Marseille; sa facture de *A quoi pense-t-il* est meilleure quoique de tonalité un peu sombre. Citons encore la *Gerbe de pavots* de Mlle Maria Dassonville, d'une parfaite délicatesse de couleur, les gracieuses figurines de Mlle d'Orjo de Maschovette, un très bon *Porraïl* d'Hubin et les superbes aquarelles de Paul Thémos qui sont cette fois particulièrement remarquables.

GEORGES BLUET.

Madame Lupar.

Par Camille Lemonnier. Paris Charpentier 1888.

Née d'un usurier de campagne ruiné d'un coup subit par l'effondement d'une banque, Léonie Sohi, belle et robuste flamande à la gorge prestigieuse, aux grands yeux humides et noirs de génisse, épouse à vingt ans Isidore Lupar, un second commis aux affaires étrangères, être malingre et vieillot et qui jusque là n'avait eu qu'une seule affection dans sa vie: son petit bureau du ministère avec sa haute chaise à fond de basane usée et, sur les rayons l'encombrement des fardes et des dossiers....

Là le point initial du drame.

Mme Lupar, élevée par son mariage de l'obscur condition de demoiselle de magasin dans une mercerie de province presque sans clientèle, à la dignité de femme de la « bonne bourgeoisie », talonnée par l'éperdu désir d'égaliser par son train de maison, ses toilettes, tout ce qui fait la « représentation » des femmes de sa caste, fatalement se heurtera, la pauvre sans-dot, à l'écueil suprême, brutal: le manque d'argent.

Eh bien, malgré la ridicule exigüité des appointements du commis aux affaires-étrangères, Madame Lupar s'entoure de batistes transparentes, de Malines chiffonnées, de toilettes raffinées et coûteuses, s'est nichée avec son mari et leur enfant, la petite Gabri, dans une maison moderne, d'architecture fraîche et pimpante — et dont le loyer emporte à lui tout seul la moitié des revenus connus du ménage — et enfin réalise son rêve de toujours: a son jour de réception, son « mercredi » où elle offre le thé — oh! tout à fait sans façons — à la fine fleur du monde des ministères.

Lui, le pauvre, ne voit rien. Alors qu'il lui lui serait si facile, rien qu'en mettant en rapport, un seul instant, dans sa mince cervelle d'oiseau leur train de grande maison bourgeoise et ses trois mille francs d'appointements, de découvrir tout, il vit mollement, se confiant à la merci de sa femme « si prudente, nullement casse-cou, ne s'emballant pas en des folies, d'une honnêteté stricte qui s'effarouchait de l'idée du moindre protêt et qui mettait dans leurs voiles son souffle tranquille de Providence. »

Ne soupçonnant rien, ne voyant rien! Ne voyant rien!... malgré les allusions envieuses de ses collègues, les allures équivoques de sa femme, ses courses en ville par tous les temps, ses rentrées, le soir, en retard de deux heures sur l'heure du repas... Ne voyant rien!... malgré une dénonciation anonyme, très précise et dont il ne veut rien croire, malgré son arrivée tragique, à Ostende, la veille du jour désigné et où il ne trouve pas sa femme dans l'appartement meublé qu'elle occupe et l'attend jusqu'au matin, transi et l'âme navrée. Elle alors revient, le retrouve chez elle, se fâche de cette involontaire surprise comme d'un outrage dès longtemps médité, le courbe comme un jonc infime sous le vent de sa colère furieuse, puis, apaisée, subitement commiserante de sa face piteuse, humblement suppliante, lui « colle » une explication absurde: une amie, la « Berthe » mystérieuse qui traverse tout le livre, qui, la nuit tombante la fait appeler à son hôtel où elle passe la nuit à causer d'une affaire très grave — oh! un secret, un secret juré!... — et Berthe prenant le train, le premier en partance et elle-même revenant de l'avoir conduite à la gare!...

Un jour cependant, à l'éclair d'un scandale énorme dont les journaux sont pleins — une maison de rendez-vous, pour gens du monde, découverte chez une grande corsetière de la rue Neuve — la lumière se fait, quoiqu'incertaine encore, dans l'obscur boîte crânienne du pauvre mari. Lupar soupçonne, puis comprend!

Râlant, il s'est jeté sur sa femme qui, tranquillement, son grand regard introublé, agrandit ses certitudes, brutalement déchire les voiles derniers.

Un soubresaut de révolte, puis après plusieurs jours de larmes tièdes, la soumission finale, l'acceptation tacite — mais complète, du pacte d'infamie!...

O! l'incomparable type qu'a créé là Lemonnier, type prestigieux, grandiose et tragique! Le *Bureaucrate* existe, complet dans son épanouissement immense d'implacable bêtise et d'ignominie sereine. C'est du Balzac, du Daumier et du Flaubert tout ensemble que ce prodigieux *Lupar*, plus profondément fouillé, plus psychologiquement analysé et plus définitivement rendu encore que l'héroïne du livre elle-même.

Lupar vivra, par delà les âges, de la vie des grandes créations des Maîtres.

Le milieu où se joue le drame, on le sait, les comparses, on les devine. Mais ce qu'on ne sait ni ne devine c'est la multiplicité des épisodes à travers lesquels l'action se déroule: croquis d'ateliers, jours de carnaval bruxellois, vie des plages d'été, tout cela décrit de main d'artiste, avec des mots rares et justes

qui évoquent tout un monde, — des images précises, charmantes et neuves. — Un livre qui fera époque dans l'histoire des lettres belges — et même un peu, par ricochet, dans celle des lettres françaises.

GEORGES ROSMEL.

BIJOUTERIE-ORFÈVRE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

AUG. BÉNARD, ÉDITEUR A LIÈGE.

VIENT DE PARAÎTRE :

Cours élémentaire de Langue Néerlandaise

A L'USAGE DES WALLONS ayant fait des études primaires

par M. SNYCKERS, Directeur des Études à l'Institut royal des Sourds-muets et des Aveugles, chargé du cours de flamand à l'École supérieure d'adultes de la ville de Liège.

Première partie : Étude de la proposition. Cartonné, 0-75.

Deuxième partie : Étude de la phrase. Id. 0-75.

COUR D'OGNON

Tableau naturaliste en deux actes.

Prix : 1 fr.

Pour recevoir franco, fr. 1-10 en timbres-poste.

AU CŒUR D'OR
JEAN SOIRON
RUE DE LA CATHÉDRALE
39
LIÈGE
GLACES, CADRES
GROS & DÉTAIL
Prochainement
RUE DE LA RÉGENCE, 82

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
SPÉCIALITÉ POUR COTILLON - RELIURES

Louis Haas-Depas

25, Place du Théâtre, LIÈGE

FER POUR LE
REPASSAGE DE LUXE

AMIDON BRILLANT AMÉRICAIN
(Avec mode d'emploi sur chaque paquet).

H. FONDER-BURNET

48, RUE DU PONT-D'ÎLE, LIÈGE.

Société royale d'Acclimatation
DE LIÈGE.

Concert du 14 août.

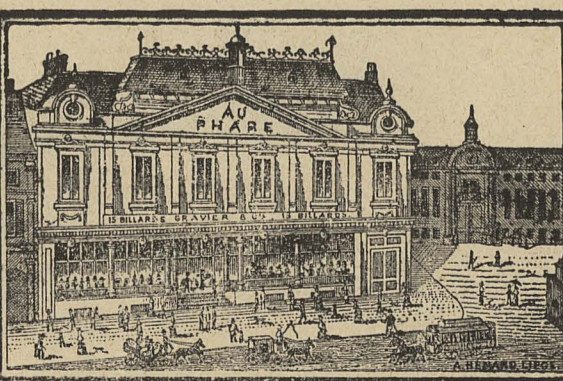
1. Ouverture de « Guillaume Tell » (Rossini).
2. Divertissement des Erinnyes (Massenet).
3. Marche Internationale. (J.-T. Radoux).
4. Ouverture de Prométhée (Beethoven).
5. 1^{re} suite de « l'Arlésienne » (Bizet).
A. Prélude; B. Minuetto;
C. Adagietto; D. Carillon.
6. A. Traumerei (Schumann).
B. Au moulin (Gillet).
7. Le joli Printemps, valse. (Strauss).

APÉRITIF & DIGESTIF
ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE
MAISON
DE VENTE
AMER MAUGUIN
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

COMPAGNIE
DES
Propriétaires Réunis
pour l'assurance à primes contre l'incendie
Agent principal: A. DEPAS, Liège.
64, rue Hocheporte.

THIRIAR-HERLA
Rue Léopold, 19, LIÈGE.
RÉPARATIONS SOIGNÉES
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.
Ambre, Cannes, etc.
PRIX MODÉRÉS

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}



LIÈGE PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.
Typographie • Chromolithographie •
Aug. Bénard
Imprimeur-Éditeur
Rue du Jardin Botanique, 12
Liège.

CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
TABLEAUX-RÉCLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

CLICHERIE GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.

Liège, Imp. Aug. Bénard.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
H. ZEYEN
Boulevard de la Sauvenière.

AVIS

DÈS aujourd'hui le prix du N° de **Caprice Revue** est porté à **15** centimes; le prix de l'abonnement reste fixé à 6 francs pour la Belgique et à 8 francs pour l'étranger.

NOS PORTRAITS. — Dans le prochain N° paraîtra Albert Giraud.

A paraître : Félicien Rops, Edmond Picard, Mars, Sully Prudhomme, Caran d'Ache, Théo Hannon, René Maizeroi, Catulle Mendès, Paul Bourget, Baron, Alexandre Marcette, etc.

Pour les tirés à part de ces portraits, écrire à l'avance à notre administration.

